

avoir donné à son fils l'exemple du courage qui ne cède que devant la mort, et le pauvre Fernand de Ferron qui, depuis une heure, rampait, cherchant la chaleur d'un corps, quand le hasard de cette agonie errante, le conduisant près de Sonis, avait à la fin abattu le front du soldat sur la poitrine du général, et le jeune commandant de Broussures, qui tout à l'heure avait dit à de Sonis : " Mon général, que vous êtes bon de nous mener à pareille fête", et qui, à cette minute, gisant sur le sol, poussé du pied par un soldat allemand et assommé d'un coup de crosse, exhalait dans son dernier souffle le nom d'une fiancée. Une vie double allait finir avec lui, car n'est-ce pas la loi souscrite par tous les nobles cœurs que ceux que nous aimons meurent vraiment avec nous, et que ceux que nous laissons sur la terre, dépossédés par nous de leur être, flottent vides au hasard des jours, pauvres âmes épaves marquées encore à notre nom ?

C'en était fait : les zouaves pontificaux avaient échoué. "Mais, dit un historien, quant au résultat de la bataille totale et suivant le jugement que la génération présente peut prononcer, ils avaient réussi : la demi-heure précieuse qu'il fallait gagner, était conquise et payée de leur sang ; les Bava-rois s'arrêtaient à Loigny ; le 16^e corps couchait sur ses positions. Plus encore, la victoire allemande restait grosse d'une revanche française. Car la question débattue ce jour-là par les armes étant ramenée le soir aux termes du matin, le conflit demeurait pendant ; il devenait cette menace et cette énigme que l'un et l'autre peuple sentent aujourd'hui encore peser mystérieusement sur leur avenir. "

A dix mètres en deça du bois où avaient combattu les zouaves, le général de Sonis gisait encore, le dos contre sa selle, dans la posture où son officier d'ordonnance l'avait laissé. Sa tâche était achevée : il déposait son commande-